

dans quelques années, à part les colonies noires que conservent quelques nations dans le groupe des Antilles, le Canada sera, sur l'immense continent découvert par Colomb, le seul pays qui ne jouisse pas de son indépendance ?

Du Cap Horn au détroit de Baffin et à la pointe de l'Alaska, on ne trouvera plus qu'une agglomération recevant des ordres de l'autre côté de l'Atlantique, et cette agglomération sera celle des Canadiens.

Nous savons bien qu'il y a des gens auxquels cela ne fait rien. Ils dissimulent derrière un mot la faiblesse qui les empêche d'agir, ils appellent cela : de la loyauté.

Le mot est assez bien trouvé, il sonne bien ; il est une excuse en même temps qu'il peut, en forçant un peu les choses, passer pour une vertu.

Mais c'est un mot seulement, et comme tous les mots dont on se paye, il est creux et se dégonfle à la première piqure d'épingle.

Croit-on que les Cubains auraient levé le joug financier qui les opprimait, qui pressurait l'île toute entière, qui suçait le meilleur de leurs revenus pour entretenir une armée de Grands de première, de deuxième et de troisième classe, pour relever les murs des domaines d'Adanjuar et du Retiro, s'ils avaient écouté les conseils intéressés de mercenaires salariés par la cour d'Espagne qui leur auraient corné aux oreilles : loyauté, loyauté ?

Non, les Cubains révoltés n'ont pas été déloyaux.

Ils ont été loyaux à leur destinée, loyaux à leurs enfants, loyaux au morceau de terre qui les a vus naître.

Du jour où ils ont vu qu'une main étrangère dérobaît les fruits que le Souverain Maître destinait aux enfants du sol, il était de leur devoir d'être loyaux aux volontés divines en proclamant l'immense vérité : Tu ne voleras pas.

Se figure-t-on bénévolement qu'il y a déloyauté à réclamer son bien ? Les insurrections et les déclarations d'indépendance sont une proclamation éclatante de l'existence tôt ou tard d'une justice distributive qui non seulement donne à chacun suivant ses œuvres, mais

encore reprend à chacun ce qu'il n'a pas mérité ou ce dont il a mésusé par ses œuvres.

Et maintenant, examinons notre situation au Canada :

La situation est critique, mais intéressante et instructive.

L'Angleterre et les Etats-Unis peuvent être en guerre demain ; les obusiers sont chargés jusqu'à la gueule et il suffit de la traditionnelle étincelle pour les faire éclater avec fracas.

Et dans cette position, personne ne bouge ici ; personne ne se remue ; personne ne songe qu'il y a peut-être une occasion à saisir pour venir au monde comme nation.

Ah, quand donc aurons-nous un chef ?

Nous en avons un, Mercier. C'était le seul qui eût la conception réelle d'une nation canadienne, qui entrevit dans le lointain un drapeau canadien couvrant un peuple au cœur vaillant, aux bras durs et aux reins fermes, flottant aux quatre coins du monde et salué avec respect par tous les peuples.

Mais, maintenant, nous n'avons que des rhéteurs habiles, des joueurs de petit échiquier d'intérieur qui n'ont pas ces grandes vues.

L'Angleterre, dit-on, se prépare à nous envoyer des troupes et des munitions.

Sous ce rapport-là, elle fait bien, car si elle n'avait que ce que nous pouvons lui offrir, elle n'aurait pas grand chose. Demandez-vous un peu ce quel intérêt ont les Canadiens à attraper des balles américaines pour conserver le Canada aux Anglais de là-bas.

Voilà, lorsque les actes commencent, que les théories tombent à plat !

La loyauté apparaît alors dans tout ce qu'elle a de spécieux.

Supposons que le Canada soit conquis par les Etats-Unis, pourquoi les canadiens résisteraient-ils ?

On leur a dit d'être loyaux à leurs maîtres. Ils seraient loyaux aux Etats-Unis au lieu de l'être à l'Angleterre et voilà tout.

*Fiat voluntas tua.*

Ne serait-il pas plus sage pour le Canada de dire à l'Angleterre : Nous n'avons avec vous aucune communauté spéciale d'intérêt, nos intérêts